

LE SEXE POUBELLE

Je ne sais pas si je suis capable d'écrire ce soir... il est tard, je tremble et j'ai mal, d'un mal pas très littéraire: une attaque aiguë de *trichomonas*. J'ai des problèmes de «plotte», comme m'a dit subtilement aujourd'hui un gars à qui j'avais en toute naïveté confié mon malaise...

Oui, j'ai des problèmes de plotte! J'ai la chair des lèvres et du clitoris à vif, écorchée. Mon jus coule dans mon vagin et ça brûle. Il est trois heures du matin, je ne peux pas dormir, je ne peux pas me gratter et je ne peux pas hurler parce que les autres dorment.

Qu'est-ce que ça vient faire dans ma vie ça, le *trichomonas*?

Le dernier gynécologue que j'ai vu m'a expliqué que le *trichomonas* était un protozoaire, un organisme monocellulaire, un parasite microscopique transmissible sexuellement¹. Il a même poussé la gentillesse jusqu'à me le montrer au microscope, histoire de me faire voir à qui j'avais affaire. J'étais ravie jusqu'à ce que j'entende sa voix tout près de mon oreille. «Look at them! Millions! Billions of them! They bite you, they eat you, they scratch you inside!» Il ricanait, tout fier de sa science et... de quoi au juste?

Puis il m'a amenée à sa bibliothèque et m'a montré, dans un grand album en couleurs, près de 50 photographies de vulves sanglantes, déformées, pustuleuses ou enflées de trois fois leur volume, de vagins cancéreux ou affligés de tumeurs multiformes: la pornographie gynécologique! Je n'en avais pas demandé tant. Son rire se mêlait à de nombreuses explications. Sa jouissance devant ces images était évidente, révoltante, et me soulevait le coeur.

C'était un savant, un spécialiste reconnu des pathologies génitales féminines. C'était aussi un malade, bien sûr. Son infirmière, mal à l'aise, me faisait des petits signes, pour l'excuser. Je n'oublierai jamais son rire. Donc, le *trichomonas* est un parasite. Une maladie explicable, classable, microscopable, antibioticable, crévable, douche vaginalable. Mais je n'y crois pas.

Si c'était tout mon sexe qui était malade?

Pas juste mon vagin, mon clitoris, mes organes génitaux. Mon sexe. Mon genre. Tout ce qui fait que je suis une femme: mes seins, mes cheveux, mon timbre de voix, la pigmentation de ma peau, les articulations de mes bras et de mes jambes, tous mes enfants, tous les mots que je dis et tous ceux que je tais, qui m'empoisonnent, toutes mes vieilles peurs et toutes les nouvelles, toutes les frustrations, tous les plaisirs que je me refuse, qui me sont refusés, toute la résignation et l'abnégation qui pèsent sur mes gènes depuis des siècles, tout le désir de vivre, de jouir et tout son puissant refus, toute la culpabilité, toute l'incapacité à demander le plaisir, à l'exiger, à le prendre, toute la vie, toute la puissance qui bouillonne en dedans de moi et qui ne sort qu'au compte-gouttes, douloureusement, tout l'amour... Si c'était tout ça qui était malade?

J'ai lâché les pilules et les crèmes aujourd'hui. Je ne veux plus rien savoir de votre médecine, de vos 60 cc de crème à dix dollars le tube, de vos ovules vaginaux, applicateur fourni, de vos conseils sur l'hygiène intime... J'ai 28 ans, vous ne viendrez pas me montrer comment me laver! Vous ne réussirez pas non plus à me culpabiliser.

Ôtez-vous les mains de sur ma plotte!

Je ne sais pas comment, mais je vais guérir moi-même. Je vais met-

tre la main sur mon sexe et le faire jouir, pleurer, hurler et se tordre jusqu'à ce que je sois capable de comprendre ce qu'il me dit. Je vais m'en occuper, le dorloter, l'aimer. Si je pouvais, je le lècherais pendant des heures avec ma propre langue, comme font les chiennes avec leur petit malade. Mais je n'irai pas me cacher, moi. Je vais le faire devant vous, en pleine lumière. Je vais en parler de mes démangeaisons, de mes nuits à ne pas dormir parce que mon sexe est en feu. Même si ça ne se fait pas, même si c'est déplacé, trop personnel, même si c'est devenu un *running gag*, les femmes qui parlent de ce qui se passe dans leur corps: «des histoires de femmes pis de menstruations»...

Je vais en parler des médicaments que la médecine met dans le ventre des femmes pour supposément les guérir mais qui ne font que les assécher, les rendre davantage vulnérables. Je vais en parler des poisons qu'on donne aux femmes pour les punir de prétendre jouir de leur sexe. «I can heal you if you want... I can give you the pills, but it is almost useless... You'll catch it again. Nowadays, women fuck with many men... so they catch infections... it's normal... If you were married, I could cure your husband too, but you...» Chien sale.

Du même souffle, il m'a appris qu'en 1979, près de 75% des femmes américaines souffraient de vaginites sous diverses formes. Moi, je ne connais rien à la médecine, mais je suis certaine qu'il existe des milliers de raisons, toutes plus scientifiques les unes que les autres, pour expliquer ça. Leurs raisons, je ne veux même pas les connaître!

Pour moi, c'est clair, c'est limpide: mon sexe est malade, maladif, parce qu'il n'est pas aimé. Il est toléré. Il est un exutoire, un faire-valoir. Il est considéré comme inévitable, utile, nécessaire. Parce qu'ils pensent encore que mon sexe sert à faire des enfants. Mais ce n'est pas vrai. Pas plus que le sexe de l'homme ne fait de lui un père. C'est mon ventre qui fait des enfants. C'est ma tête, mon coeur, mon immense amour de la vie. Pas mon sexe. Mon sexe est fait pour être aimé, caressé, courtoisé, consolé, admiré, accueilli, pour prendre et recevoir, pour jouir. Mais il est violé, forcé, méprisé, excisé, ridiculisé, désodorisé, pornographié, vulgarisé, ignoré, muselé. Alors il coule, il s'infecte, il saigne. Il pleure.

Je ne sais pas ce qu'il va falloir que je fasse pour que ça ne me pique plus dans mon vagin, pour que mon clitoris ne soit plus boursoufflé et rouge. Je ne sais pas s'il va falloir que je fasse la révolution pour que

(Suite à la page 48)

FRANCINE TOUGAS



Vaginite
GONFLABE

CANCER

gogo
SALPINGITE

GOGO SALPINGITE

SALPINGITE

OVARES
STERILISES

UTERUS
SHOP

53

53

53

Suite de la page 22

mon sexe arrête de pleurer. Mais je suis prête.

Alma, 14 novembre 1980.

C'était il y a six ans. Depuis, plus de trichomonas, plus de vaginite. Fini, Hasard ou miracle? Rémission temporaire? Ou peut-être ai-je réussi la révolution à laquelle je me sentais prête? Pourtant, à ce que je sache, le sexe des femmes n'a toujours pas gagné ses lettres de noblesse, même s'il est à la tête (si j'ose dire) d'une immense fortune... dont, hélas, il ne touche pas le moindre sou.

S'il y eut révolution, elle fut personnelle et pourrait se résumer ainsi: j'ai reconnu, une certaine nuit, la vulnérabilité de mon sexe et l'urgence de l'empêcher de gober tout ce qu'on lui lance. J'ai reconnu, à travers ma colère, la parenté de mon sexe avec celui de toutes les autres femmes. J'ai reconnu aussi que le mépris (camouflé ou non) et la haine de mon sexe généralement répandus influencent directement sa santé. En mots plus crus: quand on prend ton sexe pour une poubelle, à un moment donné il sent mauvais.

Et lorsque je parle de l'urgence de l'empêcher de gober tout ce qu'on lui lance, je parle aussi de s'empêcher soi-même d'utiliser cette poubelle, de laisser ses difficultés de coeur, de travail, d'autonomie, de relations se transformer en vaginites, en salpingites, en cancers du col de l'utérus ou du sein, en accouchements sordides, en avortements traumatisants, en hystérectomies massives, et j'en passe. Je parle d'arrêter de partager, même inconsciemment, le mépris général pour notre sexe. Je parle d'arrêter de le punir. Parce que, avouons-le, il nous donne du trouble, ce trou entre nos cuisses, au centre de nos vies. (Tournons cela à l'envers et demandons-nous pourquoi les principales maladies chez les hommes sont reliées au coeur.)



Je n'ai plus souffert de vaginites depuis six ans mais j'ai fait une salpingite quand je me suis séparée de X. C'était difficile, je ne savais pas comment lui dire... C'était douloureux mais c'était pratique: je n'étais plus disponible...

Peut-être que ma «guérison» est un hasard, peut-être. Encore ici, existe-t-il mille explications scientifiques? Je ne sais pas. Je m'en fous. Je veux croire que ma colère d'une nuit a envoyé un message clair à mon corps, je veux croire en mon pouvoir de réagir et de guérir, je veux croire à l'existence et à la réalité concrète des messages que mon corps m'envoie.

C'est mon sexe qui m'a le plus parlé, jusqu'à maintenant. D'ailleurs, n'est-il pas une sorte de bouche? Et même si parfois il est obligé de crier au-dessus du tumulte, même si sa voix me brûle, je veux l'écouter et le faire entendre. Ma tentation est souvent grande de l'oublier, de le tasser dans un coin, de le minimiser, de le défendre sans oser l'imposer. On parle des femmes et du pouvoir. On entend souvent dire, même par des femmes, qu'elles peuvent réussir, foncer, s'élever, assumer des responsabilités, tout comme les hommes, *malgré* qu'elles soient des femmes. Moi, ce petit mot commence à m'écorder l'oreille. Ce n'est pas *malgré* qu'il faudrait dire, c'est *parce que*. *Parce que* je suis une femme. On devrait le dire, le penser, le sentir et le croire de toutes nos forces.

Ça aussi, c'est une révolution. Peut-être enfin une véritable révolution sexuelle. Mais...y suis-je prête?

Montréal, 14 novembre 1986.

1. Un homme ne ressent aucun des symptômes du trichomonas et ignore généralement qu'il en est porteur.

JANE FONDA JEFF BRIDGES



THE MORNING AFTER

JANE FONDA JEFF BRIDGES
THE MORNING AFTER
ANNE REE PARTI BURN
AUGUSTAN
MONTREAL
1986

CENT ANS DE SOLIDARITÉ

Histoire du Conseil des travailleuses
et travailleurs du Montréal
métropolitain.



Un ouvrage qui retrace l'histoire et les origines du CTM, à travers les événements et les personnages qui l'ont forgé.

Cent ans de lutte pour l'éducation et la santé, pour l'amélioration des conditions de travail et du cadre de vie.

Abondamment illustré

14,95\$

VLB ÉDITEUR la petite maison
de la grande littérature